

LE SOIR

Catherine Makereel / 01.10.21

«Mawda» au théâtre: le procès d'une justice de classe

Ce jeudi s'ouvrait le procès en appel du policier condamné dans « l'affaire Mawda ». Le même jour avait lieu la première de « Mawda, ça veut dire tendresse » au KVS, ou comment le théâtre questionne un drame révélateur de dysfonctionnements dans la machine sociale et judiciaire.



Une formidable distribution bilingue rend terriblement vivante cette démonstration engagée des failles de notre système politico-judiciaire. - D.R.

De *sang-froid* de Truman Capote en littérature. *A en perdre la raison* (sur Geneviève Lhermitte) de Joachim Lafosse ou *Ne tirez pas* (sur les tueurs du Brabant) de Stijn Coninx au cinéma. De tout temps, l'art s'est glissé dans les interstices d'affaires criminelles pour en digérer les ressorts, en creuser les zones grises, en exorciser une partie du traumatisme. Cette fois, c'est le théâtre qui se penche sur un dossier judiciaire avec *Mawda, ça veut dire tendresse* de Marie-Aurore d'Awans et Pauline Beugnies, à l'affiche du KVS à Bruxelles avant une large tournée à travers le pays.

Une démarche artistique qui, fait rare, se cogne à son sujet dans l'actualité puisque ce jeudi, soit le même jour que la première du spectacle, s'ouvrirait le procès en appel du policier jugé coupable d'homicide involontaire pour avoir tiré, en 2018, sur la petite Mawda, alors âgée de deux ans et embarquée avec ses parents dans la camionnette fatidique. La balle a atteint Mawda à la tête. Elle est morte. Depuis deux ans, Marie-Aurore d'Awans et Pauline Beugnies enquêtent sur cette histoire, assistant au procès, récoltant des interviews et dialoguant avec les parents de Mawda pour écrire ce spectacle et ne pas laisser ce drame « devenir un fait divers, » précisent-elles. Une tragédie qui rend aussi un visage humain à des protagonistes caricaturés.

Une pièce militante

Dans le sillage du collectif Justice 4 Mawda, qui regroupe de nombreux artistes et réclame l'ouverture d'une commission parlementaire pour faire la lumière sur les irrégularités qui entachent l'affaire, la pièce ne fait pas secret de sa démarche militante, et se vit comme une contre-enquête passionnante, dressant un portrait peu reluisant de nos politiques migratoires et des failles de notre système judiciaire. Avec, comme seul décor, une camionnette blanche qui se disloque à vue d'œil pour reconstituer des scènes du drame ou convoquer la salle du tribunal. Une formidable distribution bilingue rend terriblement vivante cette démonstration engagée. Incarnés par Déborah Rouach et Léopold Terlinden, les parents de Mawda – Prhast et Shamdin – ne sont plus ces pantins sans voix, instrumentalisés par les politiques de tous poils, mais un couple aux mêmes aspirations que tout un chacun : offrir le meilleur avenir à leurs enfants. Chassés du Kurdistan irakien, parce qu'un code d'honneur clanique y interdisait leur amour, ils retracent leur parcours à travers la Turquie, la Grèce, l'Allemagne et même l'Angleterre où ils avaient enfin pu entamer une vie normale avant qu'un vice de procédure dans la demande d'asile ne les

Puzzle brouillé

Enlevée, parfois drôle, parfois bouleversante, la pièce reconstitue les pièces d'un puzzle que les rouages politico-judiciaires ont allègrement brouillé. Pourquoi un médecin légiste a-t-il prétendu que Mawda n'était pas morte par balle ? Comment des récits mensongers, prétendant notamment que Mawda était morte après avoir été utilisée comme bélier pour briser une fenêtre, ont percolé jusque dans les discours du procureur ? Pourquoi fallait-il un article du *Guardian* pour que les circonstances exactes soient établies ? Pourquoi les parents de Mawda ont-ils subi un traitement aussi dégradant (empêchés de monter dans l'ambulance qui emmenait leur petite fille gravement blessée, ils n'ont récupéré le corps que bien plus tard, la sauvant in extremis d'un enterrement au carré des indigents) ? Comment un policier

peut-il se sentir légitime pour tirer sur une camionnette, sachant que, si elle roule, il y a forcément des gens dedans ? La valeur d'un être humain ne compte-t-elle plus dans le cadre des opérations Médusa, du nom de cette action de police transfrontalière de chasse aux migrants ? Pourquoi le chauffeur de la camionnette s'est-il vu octroyé un traducteur qui ne maîtrisait sa langue qu'à 70 %, rendant laborieuse une prise de parole déjà très réduite lors de son procès ? Toutes ces questions et bien d'autres traversent un spectacle haletant, éclat de dignité dans une tragédie qui ne grandit pas la Belgique.